16°R
35226

Que sais-je?

ETHNOLOGIE DE L'EUROPE

JEAN CUISENIER



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

1549460 39

QUE SAIS-JE ?

Ethnologie de l'Europe

JEAN CUISENIER

Deuxième édition corrigée

11e mille



16°R
35226

DL-05071993-20287

DU MÊME AUTEUR

L'Ansarine. Contribution à la sociologie du développement, Paris, PUF, 1962.
Economie et parenté, leurs affinités dans le domaine turc et le domaine arabe, Paris-La Haye, Mouton, 1975.
L'art populaire en France, Fribourg, Office du Livre, 1975 ; traduction allemande : Munich, Callway, 1976 ; traduction anglaise : Tokyo-New York-San Francisco, Kodanska International, 1977. 2e édition : Paris, Arthaud, 1987.
Récits et contes populaires de Normandie, Paris, Gallimard, 1979.
Ethnologie de la France (avec M. Segalen), Paris, PUF, 1986.
Le Musée national des arts et traditions populaires (avec M.-C. de Tricornot), Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1987.
L'architecture rurale française : Nord - Pas-de-Calais (avec H. Raulin et F. Calame), Paris-Lyon, La Manufacture, 1989.
La maison rustique. Logique sociale et composition architecturale, Paris, PUF, 1991.

ISBN 2 13 044336 2

Dépôt légal — 1re édition : 1990
2e édition corrigée : 1993, avril

© Presses Universitaires de France, 1990
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



INTRODUCTION

Un continent et des peuples qui portent le nom d'une nymphe, Europe. Un mythe qui narre comment un dieu nordique du tonnerre et des nuées, Zeus, enleva, sous l'apparence d'un taureau, cette jeune vierge issue d'une famille royale légendaire de Phénicie. Une île, la Crète, à la jonction de mondes innommés situés au midi et au septentrion, à l'orient et à l'occident; cette île comme lieu du rapt, de l'alliance, et de l'enfantement de rois régnant sur toutes les mers. Des peuples et des langues contrastés, des pratiques religieuses et des croyances vigoureuses, des savoirs et des pouvoirs, des pensées et des valeurs sans cesse en confrontation. Tel est, en bref, l'univers mental dans lequel le mythe d'Europe enlevée par Zeus taurin prend forme en des temps incertains, au deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Comment en vint-on à choisir cette nymphe pour nommer l'occident de l'immense continent eurasiatique ? Hérodote, au V^e^ siècle avant Jésus-Christ, s'interrogeait déjà : « Je ne peux deviner pourquoi la terre, qui est une, a trois noms, tous de femmes... Le plus curieux, c'est que la Tyrienne Europe était de naissance asiatique et n'est jamais venue vers cette terre que les Grecs appellent maintenant Europe, mais seulement de Phénicie en Crète, et de Crète en Lycie ». Une interprétation au moins est à retenir, celle qui guidera ce livre : c'est de la diversité des origines ethniques, fût-ce dans la violence et l'alliance mêlées, que naissent la puissance ultra-marine et la vocation à l'universalité. Quelles sont donc ces ethnies qui ont

fait l'Europe hier, qui la font aujourd'hui, affrontées les unes contre les autres dans leurs petits espaces, mais confrontées ensemble aux peuples du monde ?

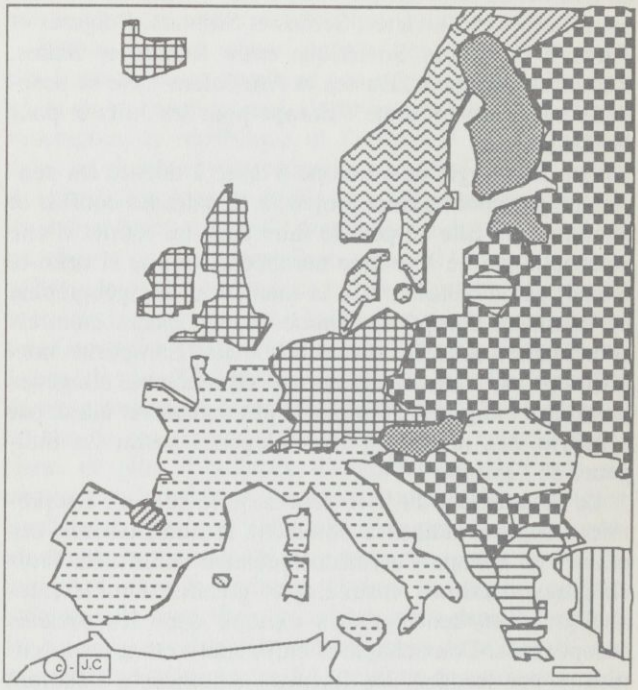
Ethnie, du grec *ethnos*, peuple. Les Grecs distinguent dès l'antiquité, un peuple et son organisation politique : n'ont-ils pas expérimenté, du VI^e^ au IV^e^ siècle av. J.-C., la monarchie, la république et l'empire ? Ils distinguent aussi un peuple et son territoire : car on peut être Grec en des terres lontaines, en Sicile ou en Egypte, par exemple, en Inde même, comme l'a voulu Alexandre. Un peuple et sa religion : car l'on reste Grec, même si l'on pratique des cultes non-grecs, comme les cultes orientaux. Un peuple et sa langue : car un Grec à la cour impériale de Perse restera Grec même s'il parle persan. Un peuple et une population : la cité d'Athènes, au temps de Périclès, n'est pas moins grecque que la cité de Sparte alors qu'elle compte, en sus de ses citoyens, des métèques en nombre supérieur, et plus d'esclaves d'origine étrangère que de citoyens et de métèques réunis. Ce que les Grecs donnent à entendre, c'est que l'ethnicité d'un peuple, ce par quoi un peuple a une identité de peuple, ne réside ni dans la langue, ni dans le territoire, ni dans la religion, ni dans telle ou telle propriété particulière, mais dans le projet et les activités qui donnent sens à l'usage de la langue, à la possession d'un territoire, à la pratique de coutumes et de rites religieux. Et ce qu'on entend deux millénaires et demi plus tard, aujourd'hui, par *ethnies*, ce sont en effet des communautés qui ont en propre un certain patrimoine culturel, qui se le transmettent de génération en génération pour se projeter dans la vie actuelle, pour faire valoir et faire reconnaître leur identité, fût-ce par les bombes et par les armes.

Car la connaissance des ethnies, ou *ethnologie*, n'a rien d'un exercice intellectuel gratuit pour l'Europe d'aujourd'hui. Des réponses données à la *question ethnique* dépendent, pour une bonne part, la guerre et la

paix. Faut-il rappeler que cette question se pose toujours en Irlande, au pays basque et en Corse ? dans les Balkans entre Serbes et Slovènes, Serbes et Shiptars, Bulgares et Turcs ? En Union Soviétique entre Russes et Baltes, Russes et Géorgiens, Russes et Arméniens ? Ne se pose-t-elle pas à travers toute l'Europe pour les Juifs et pour les Tsiganes ?

Une ethnologie de l'Europe a donc à décrire les peuples en présence et leurs projets, à signaler les conflits et leurs enjeux. Elle ne peut le faire dans les termes d'une anthropologie de l'homme européen, comme si celui-ci n'avait pas d'histoire, ni à la manière d'une géographie du continent européen, comme si les espaces culturels coïncidaient avec les territoires : les Européens hors d'Europe ne sont-ils pas encore eux-mêmes, allogènes parmi des indigènes ? Ne faut-il pas considérer aussi, par symétrie, ces non-Européens allogènes parmi les indigènes de l'Europe ?

Le mouvement du livre sera donc le suivant. Un premier chapitre indiquera comment la connaissance des ethnies en Europe s'est historiquement constituée. Trois chapitres décriront ensuite, par grandes familles, les quelque deux cents ethnies existant dans les sociétés européennes. Deux chapitres enfin analyseront les mécanismes par lesquels les identités ethniques s'élaborent dans ces sociétés et s'y expriment.



Europe : divisions linguistiques et ethniques.

CHAPITRE PREMIER

CONNAISSANCE DE L'EUROPE ETHNIQUE

La connaissance des différences ethniques en Europe remonte à des œuvres comme l'*Histoire* d'Hérodote (414 av. J.-C.) ou *La Guerre des Gaules* de César (44 av. J.-C.). Aussi comprendrait-on mal la portée et les limites des résultats acquis par l'ethnologie des sociétés européennes, si l'on n'examinait pas comment cette discipline s'est historiquement constituée, de quelles constructions idéologiques elle s'est déprise, sur quels faits et par quelles hypothèses elle a progressé.

I. — Le signalement des différences

Les connaissances relatives aux peuples d'Europe ont été consignées par écrit, transmises et exploitées, en des genres distincts fort différents. Annalistes antiques ou chroniqueurs médiévaux, orateurs ou historiographes, soldats, ambassadeurs ou marchands, pélerins, commerçants ou voyageurs fortunés, manifestent une sensibilité spécifique aux différences qu'ils rencontrent.

Ainsi parle, par exemple, le marchand et navigateur norvégien Ohthere, devant Alfred le Grand, roi de Wessex de 871 à 899 : « Ohthere dit à son seigneur le roi Alfred…; il dit qu'il vivait tout au nord du pays qui longeait la mer de l'ouest. Il dit qu'à partir de là la terre s'étendait encore très loin vers le nord, mais qu'elle n'était plus

habitée, sinon qu'ici et là, en de rares endroits, les *Finnas* (Finnois) venaient installer leur campement pour chasser pendant l'hiver et pour pêcher en mer pendant l'été (...). Il lui sembla que les *Finnas* et les *Beormas* (ou *Bjarmar* des sagas islandaises) parlaient à peu près le même langage (une langue du groupe finno-ougrien). S'il était allé là-bas, c'était surtout, en plus du désir d'explorer cette terre, pour les baleines-cheval (les morses) parce qu'elles avaient dans leurs défenses un excellent ivoire (il en fit cadeau de quelques unes au roi) et que leur peau était très bonne pour les cordages de navire », etc.[1]

Relation précise, articulée dans une circonstance cérémonielle, consignée ensuite par écrit, riche d'informations utiles pour son destinataire, un personnage royal. Rien ne manque, dans la suite du texte, ni le nombre de baleines qu'une équipe de cinq chasseurs peut tuer en une seule journée, ni la taille de ces baleines mesurée en aunes, ni la composition du tribut que les *Finnas* paient au marchand norvégien : peaux d'animaux, plumes d'oiseaux, os de baleines, cordages en peaux de baleines et en peaux de phoques.

Tout autre est le mode de connaissance à travers lequel les identités ethniques sont perçues, quand la relation est celle d'un pélerin ou d'un voyageur plus sensible aux impressions reçues qu'attentif aux informations utiles.[2]

Bertrandon de La Broquière est l'un de ces pélerins qui fit le voyage de l'Orient en 1432. Des Turcs, il dit : « Ils sont moult charitables gens les ungs aux autres et gens de bonne foi (...). Ils sont liés et joyeulx et chantent volontiers chanson de geste. Et qu'il veult vivre avec eulx, il ne fault point estre pensif ni mélancolieux, ains (mais) fault faire bonne chière. Ilz sont gens de grant peine et de petite vie. » Comme armée, leur manière de marcher et de se comporter est tellement discrète que « cent hommes d'armes des chrestiens feront plus de bruyt que ne feront X-M Turcz (.../ D'une poignée de farine, ilz

1. S. Lebecq, Ohthere et Wulfstan : deux marchands navigateurs dans le Nord-Est européen à la fin du IX[e] siècle, *Horizons marins, itinéraires spirituels*, Paris, Sorbonne, 1987, p. 175-6.

2. N. Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, Boivin et Gamber, 1928.

font une brouée pour vivre eulx VI ou eulx VIII pour ung jour ». Et voici la comparaison avec les Grecs : « Autant que j'ay hanté lesditz Grecz et que m'a peu touchier et que j'ay eu affaire entre eulx, j'ai plus trouvé d'amitié aux Turcz et m'y fieroye plus que aux ditz Grecz. »[3]

Récit de pèlerinage riche en anecdotes, plein de remarques sur la vie quotidienne et d'informations sur la manière de voyager. L'auteur, premier écuyer tranchant et conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, se livre à ses impressions sur les gens qu'il a « hantés ». Sensible aux différences, il généralise et laisse entendre un message destiné aux futurs voyageurs et pélerins : celui qui veut bien adopter les usages et le costume des Turcs pour la vie de tous les jours, celui-là peut leur faire plus de confiance pour le voyage qu'aux Grecs.

Quand le rapporteur est un personnage instruit, un gentilhomme de la suite d'un ambassadeur ou un savant en expédition, l'observation est plus précise et atteint la qualité ethnographique. Tel Thevet, cosmographe, qui publie en 1544. Ou Belon du Mans, naturaliste, attentif aux détails de la vie des paysans, des pêcheurs, des bouviers, des pâtres qu'il rencontre dans l'Empire ottoman, comme aux aspects étranges des poissons, des reptiles et des oiseaux qu'il y découvre, dans les années 1550.

« Les Grecques, écrit Belon, principalement en Péra de Constantinople, ont plus de liberté qu'ès autres villes subiectes au Turc, car elles vont par la ville avec une grande parure, et, principalement si leurs maris sont quelque peu riches, seront tant fardées et ornées de parures qu'elles auront les doigts chargéz de bagues quasi iusques dessus le bout des ongles, et ont touiours mille petits fatras penduz au col avec plusieurs chaines tant faulses que vrayes, et seront ceinctes de quatre ou cinq ceinctures, les unes de fine soye, les autres d'or, les autres entournées de pierreries tant bonnes que mauvaises.

3. Ch. Schefer, *Le voyage d'outremer de Bertrandon de La Broquière*, Paris, 1892, cité par N. Iorga, *op. cit.*, p. 19.

Elles sont richement vestues de soye, tellement qu'elles portent toute leur richesse sur eulx pour la monstrer. Mais on ne les voit en telz habitz que les iours de festes, quasi en meme équipage que celuy du iour de leur nopces, et diroit-on à les veoir aller par la ville que ce sont espousées. »[4]

Le but du voyage n'est plus de faire pélerinage et d'aller au loin vénérer des reliques, mais de faire des observations pour documenter un ambassadeur ou pour élargir des connaissances. On croque donc sur le vif tout ce qui apparaît et « singularise » les peuples étudiés, on le consigne par l'écriture, par le dessin et par la peinture. On ramène non plus des reliques ou des parcelles de terre sainte, mais des échantillons de ces « singularités » destinées à prendre place dans les cabinets de curiosités, carapaces de tortue ou peaux d'animaux, pièces de costumes ou bijoux d'apparat. On analyse les cérémonies, leurs formes et leurs protocoles, pour en percer le sens, et pour s'assurer que l'envoyé du roi, s'il y est convié, y tiendra une place conforme à son rang. Quand l'observateur se double d'un philosophe et d'un écrivain, on va jusqu'à produire des *Essais*, comme Montaigne, tout entiers nourris des notes consignées dans ses journaux de voyage. Les différences auxquelles le gentilhomme français est le plus sensible, concernent de tout autres aspects de la vie sociale et culturelle des peuples que ceux dont s'aperçoit, de l'extérieur, un voyageur étranger aux lieux qu'il traverse. La diversité des peuples s'apprécie, pour lui, d'après l'apparence des villes et des villages; l'aménagement du logis et du service de table; le costume et l'allure des femmes; les formes de la vie sociale et les usages religieux.

4. P. Belon du Mans, *Les observations de plusieurs singularités, etc.*, Le Mans, 1553, II, fol. 199.

C'est tout le *Journal de voyage en Italie* (1580-1581) qu'il faudrait analyser de la sorte[5]. On dégagerait alors le système des différences ethniques qu'un regard vif sait discerner en saisissant le détail significatif. Qu'on en juge plutôt :

Sur la table et les repas.

« Leur service de table est fort différent du nôtre. Ils ne servent jamais d'eau à leur vin et ont quasiment raison, car leurs vins sont si petits que nos gentilshommes les trouvaient encore plus faibles que ceux de Gascogne fort baptisés, et si ne laissent pas d'être bien délicats. Ils font dîner les valets à la table des maîtres, ou à une autre voisine quand et quand eux *sic*; car il ne faut qu'un valet à servir une grande table, d'autant que chacun ayant son gobelet ou tasse d'argent en droit sa place, celui qui sert se prend garde de remplir ce gobelet aussitôt qu'il est vide, sans le bouger de sa place, y versant du vin de ... à tout un vaisseau d'étain ou de bois qui a un long bec ».

Sur les femmes et leur costume.

« Les vêtements ordinaires des femmes me semblent aussi propres que les nôtres, même l'accoutrement de tête, qui est un bonnet à la cocarde ayant un rebras (retroussé) par derrière, et par-devant sur le front un petit avancement; cela est enrichi tout autour de flocs de soie ou de bords de fourrures; le poil naturel leur pend par derrière tout cordonné. Si vous leur ôtez ce bonnet par jeu, car il ne tient non plus que les nôtres, elles ne s'en offensent pas, et voyez leurs têtes tout à nu. Les plus jeunes, au lieu de bonnet, portent des guirlandes seulement sur la tête. Elles n'ont pas grandes différences de vêtements pour distinguer leurs conditions. On les salue en leur baisant la main et offrant à toucher la leur. »

Du XVI[e] au XIX[e] siècles, les missions diplomatiques se multiplient. Elles ramènent, sous la plume de leurs secrétaires, leur butin d'informations sur les peuples d'Europe, leurs langues, leurs villes et leurs villages, leurs itinéraires et leurs mouvements, leurs cérémonies et leurs usages. Visions d'Occidentaux faisant le voyage de l'Orient, surtout, d'un Orient qui commençait, pour la

5. Montaigne, *Œuvres complètes*, Paris, Le Seuil, 1967. Les citations sont pages 460, 461 et 463.

plupart, à Venise ou à Vienne. Nous ne disposons point, cependant, pour critiquer ce regard, de textes semblables en provenance de l'empire ottoman, qui manifesteraient la vision que les Turcs avaient des Grecs et des Bulgares, des Polonais, des Valaques et des Serbes, tous soumis, alors, à leur domination. Du moins les ambitions scientifiques s'affirment, dès la fin du XVII[e] siècle.

Un orientaliste célèbre, Galland, traduit pour la première fois les *Mille et une Nuits*, et séjourne à Constantinople, de 1670 à 1673, non sans en ramener ses observations. L'Anglais Wheler joint à ses investigations archéologiques des notations précises sur les peuples au milieu desquels il travaille, en Dalmatie[6]. Le Hollandais Corneille Le Bruyn publie, en 1700, son *Voyage au Levant*, avec les merveilleuses illustrations dues au peintre flamand et au peintre italien qu'il avait engagés à cette fin[7]. Louis XIV fait monter de véritables expéditions scientifiques pour rechercher des médailles, des monnaies, rassembler des inscriptions, se procurer des livres sur les pays étrangers[8], parfaites anticipations de ce que sera, sous Napoléon, la grande mission scientifique d'Egypte. Un trésor de connaissances disparates est ainsi accumulé. Le prix ne s'en révèlera que plus tard, au cours du XIX[e] siècle, quand l'ethnologie se sera constituée en discipline scientifique organisée.

Mais le voyage obligé pour les gens cultivés, les jeunes nobles et les artistes, demeure, du XVI[e] au XIX[e] siècle, le voyage d'Italie[9]. Orienté par le culte des antiquités, il motive ceux qui s'y livrent à l'archéologie, à l'architecture et à la peinture plus qu'à l'ethnologie. Les démarches appropriées pour la connaissance d'autrui, croit-on alors, peuvent être réglées simplement par le bon sens et une certaine tolérance quant à la variété des usages. Rares sont ceux qui, comme le baron de Risbeck critiquent, à la veille de la Révolution française, ces per-

6. Wheler, *A journey into Greece*, Londres, 1682.

7. C. Lebrun, *Voyage au Levant*, Delft, 1700-1702.

8. *Collections de Louis XIV*, Cat., J. Bacou, M.-R. Seguy, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1977.

9. Voir par exemple J. Audeber, *Le voyage et observations en Italie*, Paris, G. Clouzier, 1656, 2 vol.